Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 1 (1913)

Heft: 12

Artikel: A propos de dentelles

Autor: E.Gd.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248634

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos de Dentelles

C'est une caractéristique des villes flamandes, presque autant que leurs carillons ou leurs primitifs, que leurs dentelles. Les noms de Malines, de Bruges, de Lille ou de Valenciennes n'évoquent-ils pas tout de suite à nos yeux ces frêles réseaux, qu'on dirait tissés de fils de la Vierge sur lesquels des fées semblent avoir jeté des guirlandes, des nœuds, des fleurs, des arabesques, voire même des scènes de genre? Et l'on se représente volontiers la dentellière maniant ses fuseaux dans le cadre exquis e artistique de quelque salle aux boiseries gothiques et créant en se jouant, suivant le caprice de sa fantaisie, ces fragiles merveilles, que nous osons à peine effleurer du doigt.

Hélas! la science moderne détruit brutalement cette illusion et la remplace par un mot énergique et expressif : *Sweating system*. Il n'y a pas, en effet, une industrie à domic ile en Belgique où les salaires soient plus scandaleusement bas que dans celle de la dentelle. C'est ce qui ressort de la magistrale enquête publiée par M. Pierre Verhægen sur ce sujet[1]; c'est ce qui ressort d'une façon plus vivante encore de l'Exposition du Travai à domicile organisée par la Ligue d'Acheteurs d'Anvers.

J'ai beaucoup admiré cette exposition à deux points de vue. Au point de vue pittoresque d'abord, celui qui vous frappe quand vous entrez. Vous vous attendez à trouver des fiches, des cartonniers, des objets alignés le long des murs, chacun avec son étiquette, comme un papillon desséché sur un bouchon de liège; et vous voilà sur la grande place d'une vieille petite ville flamande. Le beffroi s'enlève sur le ciel, et chacune des maisons basses au toit pointu et aux murailles lézardées reproduit, avec une fidélité parfois réaliste, un intérieur d'ouvriers à domicile de la région d'Anvers. Les ouvriers eux-mêmes sont là avec leurs meubles, leurs outils, la machine à coudre ou le métier à broder, les ustensiles de cuisine sur le foyer, les hardes séchant sur une corde, les lits derrière les rideaux de cretonne, le bébé même dans une barcelonnette de bois. Voici, avec le cordonnier, la piqueuse de bottines qui assemble parfois 34 pièces de cuir pour une seule chaussure, et cela pour un salaire de 0 fr. 23 l'heure; voici la tresseuse de nattes de jute, gagnant par jour 0 fr. 80, qui lui sont en général payés en marchandises (truck system); voici la fabricante de nattes en coco, qui vit tout le jour dans une oppressante atmosphère de poussière végétale; voici encore le vannier, qui travaille presque toujours à genoux, et à qui la fabrication d'un fauteuil d'osier est payée 1 fr. 45; la lingère qui gagne par chemise d'homme 0 fr. 17, dont il faut déduire le prix des fournitures et l'amortissement de la machine à coudre; la rempailleuse de chaises qui gagne 0 fr. 38 par chaise... Ils travaillent tous sous les yeux du public, lui démontrant d'une façon tangible la technique de leur métier, collaborant ainsi à l'œuvre d'éducation sociale qu'est cette exposition, et frappant bien plus l'opinion que toutes les statistiques et toutes les paperasses du monde !

Mais cette exposition — que les organisatrices ont préparée durant une année et pour laquelle elles ont obtenu des subventions gouvernementales, municipales et communales — est aussi admirable au point de vue scientifique. Au milieu de la vaste salle, des objets sous vitrines, intelligemment et méthodiquement classés, munis de fiches rigoureusement établies, offrent une mine précieuse de documents de premier ordre à ceux auxquels un tour de salle a donné envie de s'instruire davantage. Et c'est là surtout qu'apparaît révoltante, d'autant plus révoltante qu'elle forme un contraste frappant avec le luxe que représentent ces dentelles, l'exploitation de la main d'œuvre. Car, ainsi que me le faisait remarquer avec beaucoup de justesse l'aimable trésorière de la Ligue d'Acheteurs d'Anvers qui me servait de guide, c'est une industrie pour laquelle la matière première (le fil) n'existe pour ainsi dire pas, et dans laquelle le travail est tout. Je me borne à transcrire, sans commentaire, les notes prises devant ces vitrines :

Un col rond en point de Paris : 2 fr. 20. 10 heures de travail.

Un petit rond en dentelles de Bruges : 9 fr. 85. *Heures de travail :* 45.

Une aune de dentelles (dessin délicat sur réseau très fin) : 4 fr. 70. *Heures de travail :* 54. *Salaire par heure :* à peu près 0 fr. 08.

Dentelle de Malines (travail admirable) : 11 fr. 80 pour 60 heures de travail. *Salaire horaire :* 0 fr. 20.

Dentelle de Lille (très joli dessin). Le mètre : 4 fr. 92. *Heures de travail :* 108. *Salaire horaire :* 0 fr. 045. — Comme dans les cas précédents ce travail est l'unique gagne-pain de l'ouvrière qui s'y livre.

Un napperon avec une haute bordure à sujets : 54 fr. *Heures de travail :* 270. *Salaire d'une journée de 10 heures* : 2 fr., soit 0 fr. 20 l'heure. — Travail principal de l'ouvrière.

Une aune de ravissant point de Malines : 2 fr. 18. *Heures de travail :* 40. En une journée de 10 h., l'ouvrière gagne 0 fr. 55. — Travail principal.

Rond de dentelles d'une finesse extrême (confectionné avec 3000 fuseaux) : 0 fr. 18 l'heure.

Eventail en Malines : 58 fr. 50. *Heures de travail :* 410. *Salaire horaire :* 0 fr. 14.

Et ceci, qui présente une opposition très marquée :

Chemin de table en point de Lille (on compte 8 à 9 ans d'apprentissage pour arriver à l'exécuter). *Salaire horaire :* 0 fr. 25.

Confection d'un sac très grossier. Salaire horaire : 0 fr. 24.

Les ouvrières, me dit mon guide, apprennent leur métier dès l'âge de 6 ou 7 ans. Il y en a environ 45.000 en Belgique, et on peut évaluer, raisonnablement, la moyenne de leurs gains de 0 fr. 80 à 1 fr. par jour.

Il n'y a guère que les brodeuses sur tulle qui puissent rivaliser avec elles pour le bas-niveau des salaires. Celle qui travaille à l'Exposition a sept enfants, dont l'aîné a 14 ans, et dont le dernier sommeille dans le berceau. Chez elle[1], elle ne s'interrompt même pas pour lui donner le sein. Elle gagne 0 fr. 08 l'heure. Et sa broderie est si délicate que la vapeur de sa marmite peut l'abîmer irrémédiablement. Sa voisine qui brode à l'aiguille une superbe tunique de tulle noir gagne 0 fr. 70 par jour.

Si la Ligue d'Acheteurs d'Anvers ne réussit pas après cela à réveiller la conscience publique, en lui montrant les honteux dessous économiques de notre vie moderne, ce sera à désespérer de notre humanité.

* * *

La place me manque pour parler de la Conférence internationale des Ligues sociales d'Acheteurs, dont une visite à cette exposition a été le couronnement.

Ce furent des séances à la fois intimes et imposantes. Inti-

[1] *La dentelle et la broderie sur tulle.* Bruxelles, 1902.

[1] Tous les ouvriers employés à l'Exposition gagnent indistinctement 6 fr. par jour.

mes par le fait que les délégués se connaissaient presque tous, et s'appréciaient mutuellement, comme des gens qu'un idéal commun rassemble; imposantes par l'ampleur des questions qui y furent traitées : sweating et minimum de salaire, listes blanches et boycottage, label syndical et label international, réglementation du travail, législation ouvrière, etc., etc. De graves problèmes d'économie sociale ou de jurisprudence furent ainsi abordés et discutés, souvent par des spécialistes. Et rien ne montre mieux quelle est la puissance d'un groupement de bonnes volontés intelligentes. Car cette organisation magnifique des L. S. A. n'est pas autre chose.

E. Gd.

VARIÉTÉ

Le Féminisme sous Louis-Philippe

On sait que le féminisme est vieux comme le monde. Mais je crois qu'on se trompe beaucoup sur l'importance des mouvements féministes qui ont précédé le nôtre. On s'imagine que les féministes des siècles passés ne furent que des exceptions ignorées ou bafouées par leurs contemporains. Le livre de M. Léon Abensour : *Le Féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848*[1], qui est, si je ne me trompe, le développement d'une étude, parue en 1908, dans la revue : *La Révolution française*, vient nous enlever toute illusion. Non seulement le mouvement féministe du commencement du XIXme siècle ne passa pas inaperçu, mais il fut vaillamment soutenu par beaucoup d'hommes de valeur. Et même, on peut affirmer que, relativement à leur époque, les femmes qui s'occupèrent en 1830 et 1848 de l'émancipation de leur sexe, mirent plus de courage, d'audace, de persévérance dans la lutte que nous n'en mettons aujourd'hui. De 1830 à 1848, dix-sept journaux féministes furent créés et dirigés par des femmes. Ils disparurent, faute d'argent. Mais se représente-t-on la somme d'énergie dépensée pour fonder tous ces journaux, malgré les déboires financiers, l'insuccès, les critiques, les sarcasmes qui les faisaient tomber les uns après les autres! Trouve-t-on de nos jours une femme qui oserait, comme Jeanne Deroin, en 1849, poser sa candidature à l'Assemblée législative, revenir à la charge six fois auprès des députés, braver le ridicule, et cela sans espoir d'être comprise, et uniquement pour « la manifestation d'un grand principe! » Les suffragettes d'Angleterre, nombreuses, soutenues par des personnes influentes, n'en font certes pas autant.

M. Abensour divise les féministes de 1830 en trois groupes :

Les Saint-Simoniens, dont Enfantin, Bazard, Considérant, Fourier, Cabet, qui défendent les principes de l'émancipation féminine dans leurs journaux : *Le Globe*, *Le Phalanstère*, *La Démocratie pacifique*, etc., etc. Mais le journal le plus représentatif du mouvement, c'est *La Femme libre*, fondé en 1832 par des femmes. Georges Sand, qui ne s'est pas occupée spécialement de la question de l'émancipation de la femme, a soutenu, dans ses premiers romans, des thèses féministes de la nuance saint-simonienne. Flora Tristan et Claire Démar, les deux plus grandes figures féministes de l'époque, étaient aussi disciples de Saint-Simon. Ce premier groupe est le plus important. Il tend à des réformes sociales; c'est pourquoi il travaille pour les ouvrières, qui en ont un besoin urgent, puisqu'en 1848 elles réclament la journée de 12 heures, et un salaire un peu supérieur à un franc par jour. Mais les Saint-Simoniens ne veulent établir l'égalité des deux sexes qu'après avoir bouleversé la société, dont ils n'admettent pas les bases. Suivant leurs théories antichrétiennes de la réhabilitation de la chair, ils prétendent réformer le mariage, et préconisent, en attendant, l'amour libre. En somme, leur féminisme est de nature mystique.

Le second groupe est bourgeois, précis, raisonné. Il représente les théories qui ressemblent le plus à celle de notre époque, puisqu'il tend à l'égalité civile et politique des deux sexes. Son organe, *La Gazette des Femmes*, avait été fondé par Mme Aerbinot de Mauchamp qui paraît être une des féministes les plus actives et les plus éclairées de ce groupe.

Le troisième groupe est modéré. Se basant sur le christianisme, il veut surtout l'émancipation morale de la femme, et ne s'occupe pas de droits politiques. Eugénie Niboyet dirige le mouvement dans *Le Conseiller des Femmes*, auquel collaborent la plupart des femmes de lettres de l'époque. Eugénie Niboyet qui, en 1848, deviendra une féministe militante et sans restriction, désire en 1830 réformer l'éducation et enseigne aux femmes à bien remplir leurs devoirs plutôt qu'à exercer leurs droits.

Les féministes de 1830 trouvent l'éducation des jeunes filles fausse et incomplète. Elles réclament toutes pour la femme une instruction sérieuse qui la rendra meilleure épouse et mère. Les Saint-Simoniens, partant du principe que, dans chaque domaine, l'homme et la femme se complètent par leurs qualités opposées, demandent que la femme puisse exercer toutes les professions. D'autres féministes moins absolus insistent sur les avantages que la société retirerait des femmes-médecins et avocats. Enfantin préconise la femme-prêtre. Toutes les féministes sont d'accord pour réclamer le droit à l'enseignement.

Quant au droit de vote, le second groupe seul s'en occupe activement. M. Abensour remarque que si les féministes modernes voient dans le vote un moyen, le plus important de tous, pour arriver à l'émancipation totale, les féministes de 1830 n'y voyaient qu'un but très lointain qu'ils ne prétendaient atteindre qu'après avoir obtenu gain de cause pour toutes leurs revendications. On peut s'étonner que, malgré cette conviction, Mme de Mauchamp ait eu le courage de déposer à la Chambre une pétition en faveur d'un suffrage féminin restreint. Elle appuyait sa demande sur les mêmes arguments que nous servons aujourd'hui. Ce fut en 1848 seulement que les féministes parlèrent du suffrage féminin universel. Le pacifisme, qui commençait à cette époque à s'organiser, trouva aussi chez les femmes des partisans convaincus, puisque deux journaux pacifistes furent fondés par elles.

Quels furent les défenseurs du féminisme? Les Saint-Simoniens, quelques socialistes, et, chose étrange, le parti légitimiste. Malgré leur libéralisme politique, et leur attachement à Louis-Philippe, les femmes se sentant soutenues par les partis d'opposition finirent par déclarer qu'elles accepteraient la forme de gouvernement qui leur accorderait le plus de liberté. Parmi les hommes de lettres, on comptait quelques amis des féministes, dont un écrivain de talent, Jules Jamin, et un écrivain de génie... Chateaubriand. Le mélancolique René s'abonna, paraît-il, à la *Gazette des femmes* en disant aux rédactrices : « Vous défendez une belle et noble cause ». Il soutint même la candidature d'une femme, Anaïs Ségalas, à l'Académie française. En revanche, Charles Nodier et Louis Reybaud étaient antiféministes.

En 1848, le féminisme devint plus révolutionnaire. Des clubs et de nouveaux journaux se fondèrent; les polémiques se firent violentes. Mais la plupart des essais de réalisation de principes

[1] Préface de M. Jules Bois. Paris, Plon-Nourrit, 1913.